

LE DEVOIR

Libre de penser

Un peu d'hier pour demain

Plus internationale que jamais, la Biennale de Montréal s'anglicise et se muséalise

1 novembre 2014 | Jérôme Delgado - *Collaborateur* | Arts visuels



Photo: Milica Czerny UrbanAlthea Thauberger, image tirée de la vidéo Preuzmimo Bencic, 2013-2014
L'avenir, Biennale de Montréal

Au Musée d'art contemporain de Montréal et dans d'autres lieux, jusqu'au 4 janvier.

Et alors, cette Biennale nouvelle mouture ? Plus grande et plus solide, oui. Plus internationale aussi, avec sa forte délégation d'artistes étrangers. Et plus muséale, le Musée d'art contemporain (MAC) étant devenu le quartier général d'une manifestation autrefois placée dans de pitoyables bâtiments. Il faut ajouter que les projets exposés ailleurs se retrouvent isolés et, dans le pire des cas, abandonnés. Pour apprécier la Biennale de Montréal 2014, on peut s'en tenir au MAC.

À L'Arsenal, si vous tombez un jour de préparatifs pour une soirée V.I.P., des bruits de camions et de tests de son accompagneront l'écoute des trois oeuvres vidéo parachutées là. Faut encore les trouver : on doit passer à travers l'expo maison avant de parvenir à deux d'entre elles. Se sert-on de l'événement comme d'un placement marketing ? On regrette presque les précédentes biennales et leur *low profile*...

Tout n'est pas si terrible ailleurs, mais disons qu'en envoyant ici et là une ou deux oeuvres, la Biennale dilue son message. Avec un thème aussi

politique et existentiel que celui de « *L'avenir* », le regroupement semble indispensable. Pas tant pour illustrer l'adage « l'union fait la force » que pour refléter l'étendue du propos. Il y a mille manières de lire ce futur, qu'il soit imminent ou lointain.

Parmi les pistes proposées, il y a celle du recul dans le temps. L'avenir se bâtit sur le passé : c'est ce qu'avance avec éclat, au rez-de-chaussée du MAC, **Étienne Tremblay-Tardif**. Son projet, en réaction à la réfection annoncée de l'échangeur Turcot, assemble en mille bannières des coupures de presse, dont les plus anciennes renvoient à l'inauguration de l'infrastructure routière, en 1967. C'est l'époque des grandeurs, Expo 67 et démesure urbaine allant de pair.

Il y a du festif dans cette oeuvre colorée, qui flotte comme le décor d'une kermesse. En contrepartie, au sol, des blocs de ciment affichent, de tout leur poids et de leur cynisme, les noms de nos bâtisseurs. L'axe des maires Doré à Coderre croise celui liant Drapeau à... Taillefer, le président du MAC. La Biennale s'ouvre ainsi avec l'un des plus jeunes artistes de la sélection, un de ceux qui ont le plus à gagner, un des plus téméraires.

Transformations

L'expo est à l'image de cette première oeuvre. Les collages d'univers et de temporalités, ainsi que les textes fragmentés ou réévalués abondent. Ils sont plusieurs ainsi à déterrer des fantômes, notamment le Californien **Edgar Arceneaux**, dont l'installation *A Nobel Prize and a Bible* reprend des archives caviardées autour de l'icône Martin Luther King.

Il est beaucoup question de transformation, de maquillage et de réorganisation dans la vidéo *Preuzmimo Bencic* d'**Althea Thauberg**. L'artiste de Vancouver a fait d'une ancienne usine en Croatie son lieu de tournage et son sujet de réflexion. Cette habituée du travail avec des communautés dirige ici une cinquantaine d'enfants, qui interprètent, sous leurs frocs dépareillés, ouvriers et politiciens. Entre le jeu, la représentation théâtrale et la reconstitution d'un *squat*, l'oeuvre soulève des enjeux importants touchant le patrimoine industriel, les luttes sociales et la liberté de création.

L'activisme politique, pivot pour de meilleurs lendemains, est au coeur de plusieurs projets. Chez **Charles Gaines**, autre Californien, ça prend une dimension inattendue. Dans *Manifestos I*, quatre textes révolutionnaires deviennent oeuvres musicales, exposées sous leur forme de partition, puis

sous leur forme audio, interprétées par un quintette piano et cordes. Apaisante et bénéfique, la révolution selon Gaines, qu'elle soit marxiste ou zapatiste, noire ou situationniste, répète la même musique, à des détails près.

Le texte et la voix sont indissociables de l'art du monde, très narratif de nos jours. Une fois privés de paroles, les *Manifestos de Gaines* atténuent les distinctions culturelles. Or l'universalité musicale n'occulte pas l'anglicisation de l'art planétaire, à laquelle la Biennale de Montréal, et ses rêves d'expansion, n'a pu échapper. La musique du manifeste zapatiste se serait-elle éloignée de celle du texte des Black Panthers, si les mots à l'origine des notes avaient été pris directement dans la langue de ses combattants, l'espagnol et le nahuatl ?

La résistance linguistique, ou culturelle, arrive encore à s'exprimer. En croate chez Althea Thaurberger, en italien chez le Biélorusse **Oleg Tcherny**, auteur d'une vidéo basée sur un texte de Galilée, en inuktitut chez le collectif **Artic Perspective Initiative...** **Emmanuelle Léonard**, qui a tourné sa caméra et son micro vers d'autres oubliés, les aînés, a pris soin de doubler ses protagonistes, des Britanniques et des Québécoises. Il est quand même possible de les entendre dans leur langue, leurs confidences sur la mort et l'au-delà relevant de l'intime.

Le Chinois **Li Ran**, exposé également à la Fonderie Darling, s'attarde aux propos d'un visionnaire français qui prédisait en 1980 la fin du bloc de l'Est et, pour les années 2000, une attaque terroriste à New York. Drôle plus qu'angoissante, la vidéo à deux canaux *Pretty Knowledge* ouvre la voie à la fantaisie et à l'interprétation. Dans l'écran à gauche, on voit l'artiste dans la peau de l'illuminé. D'après le sous-titrage (en chinois ?) et la sonorité répétitive, on devine que Li Ran s'exprime dans une langue universellement incompréhensible. Le décalage entre les cultures est encore possible. Est-il le seul fait d'un loufoque visionnaire ?